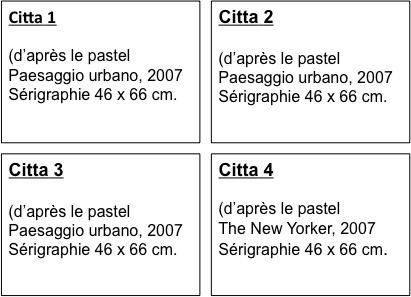
**Numéro d’identification :**

****

**Titre : L’artiste :**

**Série Citta Lorenzo Mattotti**

Sérigraphie Lieu de naissance :

46 x 66 cm Brescia, Italie

Date de naissance :

24 janvier 1954

Vit et travaille à Paris

Lorenzo Mattotti est un artiste plasticien autodidacte, d’abord connu pour ses bandes dessinées : « *pour moi c’était naturel de raconter mon univers avec des images*».1

Il est né à Brescia en 1954. Le dessin, il l’a d’abord appris à l’école primaire : « *la seule technique j’ai apprise, c’est celle du crayon de couleur. C’est un professeur d’école primaire qui me l’a transmise.*»2

Mattotti part ensuite étudier l’architecture à Venise avant de s’orienter vers le graphisme. « *Je n’ai pas fait d’école de dessin à proprement parler, mais j’ai quand même fait une école d’architecture qui m’a appris la géométrie, les mathématiques, la perspective mais également et surtout, l’histoire de l’art, m’ouvrant ainsi à une grande culture humaniste.* »3

Durant ses études, il a beaucoup travaillé avec Ostani, aujourd’hui connu sous le pseudonyme de Jerry Kramsky, à la réalisation de bandes dessinées. Cette collaboration se transformera en amitié, aujourd’hui toujours d’actualité puisque le duo à de nombreuses BD à son actif (*Labyrinthes*, 1988 ; *Doctor* *Nefasto*, 2012 ; *Docteur* *Jekyll* *&* *Mister* *Hyde*, 2002, etc.).

Au début des années 80, il fonde avec d’autres auteurs « Valvoline », un collectif d’artistes pour renouveler l’esthétique et la linguistique de la bande dessinée.

En 1984, il publie *Feux*, qui sera reconnu par la critique comme l’un des chefs-d’œuvre du 9ème art et qui participera à sa renommée.

Même si Lorenzo Mattotti est d’abord et surtout connu comme bédéiste, il n’en reste pas moins un artiste aux multiples talents. En effet, il enrichit de nombreux romans par ses illustrations (*Le Pavillon sur les dunes* de Stevenson en 1992, *Pinocchio* de Carlo Collodi en 1992, *Hansel* *et* *Gretel* des frères Grimm en 2009). Son incursion dans les arts ne s’arrête pas là, ainsi il s’intéresse au cinéma et par exemple collabore au film *Eros* de Wong Kar-wai, Soderberg et Antonioni en 2004 en créant des liens entre les trois épisodes. On le retrouve également dans les média avec ses couvertures et ses illustrations pour des magazines et des journaux (Le Monde, The New Yorker, Vanity Fair, etc.) mais aussi par dans des affiches (53ème Festival international de Cannes en 2000, Aperol, Kenzo). Son travail est reconnu et certains musiciens ont souhaité travailler avec lui, c’est le cas, entre autre, de Lou Reed ou de Jean-Jacques Goldman pour lesquels il a réalisé les livrets d’album.

Ainsi, Lorenzo Mattotti est un artiste polyvalent que l’on retrouve dans d’autres univers comme celui de la peinture en grand format et dans le travail d’illustration, mais la bande dessinée reste le noyau central de son travail : « *j’ai une relation d’amour-haine avec elle. J’ai un besoin physique d’en faire, car il y a tout dedans : narration, rythme, images, c’est un langage super simple et complexe à la fois.* » 4 Cependant, Lorenzo Mattotti se considère comme un artiste et refuse d’être classé dans une catégorie trop réductrice selon lui : « *c’est la technique de l’œuvre qui m’intéresse, me passionne et non le statut de l’artiste qui lui est rattaché. Les appellations de peintre, plasticien, dessinateur, illustrateur renvoient pour ma part aux techniques utilisées dans les œuvres, mais ne définissent jamais un statut pour l’artiste ; même si on s’irrite et déplore d’y être parfois confiné par la critique d’art.* »5

1 Citation extraite de l’article publié dans culture box pour France TV à l’occasion de la rétrospective de l’artiste à Landerneau

2 Extrait des paroles de l’artiste tirées de l’article de C. Mercier publié dans Libération le 01 février 2016

3 Interview de Mattotti réalisé par Michel-Edouard Leclerc et David Rosenberg à l’occasion de l’exposition Infini aux Capucins de Landerneau par le Fond Hélène et Edouard Leclerc pour la culture – Journal d’exposition n°8

4 Extrait des paroles de l’artiste tirées de l’article de C. Mercier publié dans Libération le 01 février 2016

5 Interview de Mattotti réalisé par Michel-Edouard Leclerc et David Rosenberg à l’occasion de l’exposition Infini aux Capucins de Landerneau par le Fond Hélène et Edouard Leclerc pour la culture – Journal d’exposition n°8

**Les œuvres :**

« *Mon père était militaire. Toute ma jeunesse n’a été que succession de déménagements au gré de ses affectations. C’est par de longues promenades avec mes frères que nous commencions, invariablement, à nous acclimater et familiariser à ces nouvelles villes. Je crois que cette façon de se promener, d’observer longuement chaque détail d’une ville m’est restée. Plus tard, lorsque je me suis installé à Milan et que je cherchais du travail, j’ai à nouveau passé beaucoup de temps à sillonner la ville. Il ne s’agissait pas de la dessiner mais de tout regarder, tout décrypter : les visages, les formes, les toits et les perspectives. J’enregistrais tout pour ensuite reconstruire mes paysages urbains sur le papier. De la même façon que pour mes paysages naturels, ce travail se fait à partir de la mémoire, avec l’envie de retrouver les sensations éprouvées lors de mes balades. […] Il fallait, je crois, que j’arrive à voir le paysage urbain comme quelque chose de naturel pour arriver à le restituer dans mes dessins. Les perspectives incroyables de ces immenses villes dans lesquelles j’ai voyagé comme Rio ou Hong Kong m’ont inspiré ; mais je n’ai pas cherché à les reproduire fidèlement. La mémoire de mon regard, mais aussi l’improvisation face à la feuille jouent un grand rôle dans ces œuvres. On y distingue souvent un couple d’amants, des passants qui se croisent … Tout cela est reconstruit. L’effervescence, le mouvement et le flux continu de gens et de véhicules se superposent dans certains de mes dessins jusqu’à former un entrelacement de formes presque abstraites. Dans certains dessins que j’ai ensuite passé en couleurs, l’image est un peu plus ‘nettoyée’, les formes un peu plus figées, la vie un peu plus suspendue.*

*Lorsque l’on est dans une ville, on sait très bien qu’elle n’est pas limitée à ce qui est dans notre champ de vision. Il y a toujours autre chose à voir, qui bouge, au-delà. J’essaie de reproduire cette idée que nous sommes entourés, en encastrant les plans les uns sur les autres, car l’espace urbain est comme cela. C’est ce que parvient très bien à montrer un peintre que j’admire beaucoup, Wayne Thiebaud. Les atmosphères urbaines du cinéma indépendant des années soixante-soixante-dix m’ont également beaucoup influencé. Les films de Wim Wenders, Michelangelo Antonioni avec son Désert Rouge, Martin Scorsese avec Taxi Driver ou Mean Streets ou encore le Macadam Cowboy de John Schlesinger, avec les couleurs artificielles et saturées, leurs pellicules granuleuses, ont tous nourri ma vision de la ville.* » 1

Ode à la ville, à son dynamisme, sa modernité et sa diversité, ces quatre sérigraphies en font un lieu cinématographique de rencontres et de jeux où l’architecture devient le cadre heureux de la vie moderne baigné de lumière de fin d’après-midi.

Beaucoup d’éléments plastiques liés à la représentation de l’espace sont à relever ici dans le travail de Mattotti. C’est le cas du rapport évident au cinéma dans le cadrage panoramique, de la présence en premier plan des personnages qui créent un rapport d’échelle dynamique avec les lointains, de l’importance de l’architecture et des arbres qui encadrent et découpent l’image, des jeux de lumière qui par les ombres et les contrastes dynamisent la composition.

L’artiste développe différents moyens pour exprimer le mouvement que lui inspire la ville moderne : l’espace est largement mis en scène par les effets de perspective fuyantes et de lointains plus clairs, les éléments de paysages tels les arbres ou les rues qui se courbent ou se penchent structurent l’image et orientent le regard, l’architecture sert également à structurer l’image (pans de mur vides, gratte-ciel, opposition entre des éléments lourds et des éléments légers), les ombres portées au sol étirent les perspectives, enfin les personnages toujours au premier plan sont en action, le corps souple en contraste avec la rigidité des formes architecturales proches.

La modernité est très présente par la couleur et les jeux de contraste de complémentaires (jaune/violet, orange/bleu). L’usage qu’il fait du blanc (économique en sérigraphie même à plusieurs couleurs) est à noter car il lui permet à chaque fois d’accentuer l’effet d’espace et de profondeur en contraste avec les autres couleurs vives.

La référence ici à l’expressionnisme allemand (Schmidt-Rottluff ou Franz Marc) est assez évidente mais aussi à Francis Bacon (larges aplats de couleurs et silhouettes floues) ainsi qu’à d’autres artistes modernes :

« *Sans qu’on ne fasse aucunement le lien direct avec son travail, Breccia, Battaglia, Altan, Crepax, Sampaya, Ghigliano l’ont surtout marqué, jeune, par leur maîtrise de la narration, de la composition et, évidemment, de leur technicité. Celle qui motive l’acte performatif pendant l’adolescence.*

*Les emprunts […] sont sensiblement présents mais pas forcément identifiables au premier coup d’œil ».* On pourra ainsi deviner dans ses œuvres « *la palette audacieuse des couleurs complémentaires de Wayne Thiebaud, […] des couleurs explosives à la David Hockney, […] des courbes sinueuses et la vibration d’un Edouard Munch, l’expressionnisme d’un Nolde, des textures à la Odilon Redon […] ou encore des surfaces et des silhouettes dignes de Félix Valloton […].* » 2

Lorenzo Mattotti est donc « *un immense artiste pour qui l’élégance, la pureté du trait, la transparence ou la profondeur des couleurs décrivent certes la beauté du monde mais aussi, en contre-point, la solitude des êtres, la fragilité des hommes face à leur destin. Une œuvre à la fois mystérieuse et magnifique.* » 3

1 Citation de l’artiste recueilli dans « Lorenzo Mattotti – Dessins et Peintures », Editions MEL Publisher, Paris, 2016, p.133

2 Extrait sélectif et modifié d’un article publié dans l’ Œil en mouvement de janvier 2016

3 Propos de Michel-Edouard Leclerc à l’occasion à l’occasion de l’exposition Infini aux Capucins de Landerneau par le Fond Hélène et Edouard Leclerc pour la culture – Journal d’exposition n°8

**Technique :**

Les sérigraphies présentées ont été réalisées en 2007 et ont un format de 46 x 66 cm. Elles sont le résultat de plusieurs travaux au pastel intitulés *Paesaggio urbano*  et  *The New Yorker*.

« *Il utilise une base de crayon qu’il recouvre ensuite de pastel gras. L’alchimie des différentes strates crée les transparences. Crayonner est ‘fatiguant’, c’est ‘comme une gymnastique’, d’autant qu’il utilise un papier rugueux – le même depuis ses débuts* […]. » 1

La sérigraphie est une méthode d’impression dérivant du pochoir. L’élément d’impression est un écran constitué d’un cadre en bois ou en métal, tendu d’un tissu qui était primitivement en soie, d’où le nom de sérigraphie. Le principe consiste à laisser libres certaines parties des mailles du tissu et à obstruer les autres afin que l’encre ne traverse l’écran qu’aux endroits qui correspondent à l’image. L’écran est placé sur un table ou base d’impression et se soulève, afin que l’on puisse placer et retirer le papier. L’image peut être réalisée soit manuellement, soit par les méthodes photographiques après sensibilisation de l’écran. 2

1 Extrait de l’article de C. Mercier publié dans Libération le 01 février 2016

2 Définition extraite du Petit glossaire technique sur l’art de l’estampe de la Galerie Faouëdic pour les Itinéraires Graphiques du Pays de Lorient 2016.

Margaux TANGRE